

La mort à vivre

Exposition au Musée de la civilisation de Québec, du 2 novembre 1995 au 28 juillet 1996

Renaud Santerre

Volume 20, Number 1, 1996

Savoirs et gouvernementalité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015411ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015411ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Santerre, R. (1996). Review of [La mort à vivre / Exposition au Musée de la civilisation de Québec, du 2 novembre 1995 au 28 juillet 1996]. *Anthropologie et Sociétés*, 20(1), 233–234. <https://doi.org/10.7202/015411ar>

La mort à vivre

Exposition au Musée de la civilisation de Québec, du 2 novembre 1995 au 28 juillet 1996.

Sur un sujet difficile, mais incontournable, cette exposition se veut « une invitation à la réflexion ». Ce qui en fait à la fois l'ambition et la limite.

La multiplicité et l'agencement des tableaux où prédomine l'écriture l'emportent sur la sobriété des artefacts du passé et donnent plutôt à penser qu'à voir; ils incitent à s'interroger sur les dimensions actuelles de la mort chez nous et sur les formes nouvelles qui se profilent à l'horizon.

À peine quelques peintures, photos ou illustrations, deux vidéos et la remarquable pleureuse, dite « la désolation », de Jean-Baptiste Côté, font appel aux tripes plutôt qu'à l'intellect et restaurent, par le biais des couleurs et de la sonorité, le primat de la sensibilité sur un thème d'une si profonde humanité.

Aux heures de notre visite un soir pluvieux de janvier, l'affluence n'y était pas : à peine deux couples d'adolescents riant et devisant de je ne sais quoi. « C'est platte à mort », note dans le cahier des commentaires un loustic qui semble déplorer l'absence de « tombe » dans la première section. S'est-il rendu jusqu'à la troisième pour obtenir satisfaction ?

En trois volets savamment agencés dans un espace tout en rondeurs, l'exposition développe les trois thèmes de l'avant (Quand la mort s'annonce). Entre les conceptions, les formes et les pratiques de la mort, ce sont habituellement ces dernières, traduites en rituels variés, qui se prêtent le mieux à exposition. Les rites de la mort ont ici leur place, sans plus, la multiplicité des formes de la mort n'apparaît guère devant la préséance accordée aux conceptions de la mort. Plus abstraites, ces dernières se trouvent matérialisées par l'écriture.

La perspective anthropologique d'une telle exposition est nettement affirmée. Dans les trois volets on chemine à travers les grandes civilisations, occidentales, africaine, orientale, océanienne, et parmi les religions du terroir et de l'écriture : juive, chrétienne et musulmane.

Au Canada et au Québec, les témoignages du passé surabondent, mais pas au point de négliger l'éclatement des croyances et des pratiques actuelles ou d'étouffer les interrogations sur l'avenir.

Pour les intellectuels et les spécialistes de la mort, il ne manque rien qu'une bonne bibliographie annotée. Mais est-ce bien à eux seuls que doit se vouer le Musée de la civilisation dans une exposition thématique de ce genre ? La mort intéresse aussi le menu peuple, il me semble. Comment l'atteindre ?

C'est probablement l'auteure-interprète Jacqueline Barrette qui y réussit le mieux dans un merveilleux film d'à peine neuf minutes sur l'accompagnement d'une amie cancéreuse. On aurait pu de même faire intervenir en vidéo Doris Lussier, James Bamber ou l'anthropologue féministe Francine Mackenzie épilouquant sur leur mort prochaine.

Outre Félix Leclerc, à juste titre cité ici, combien de poètes ont chanté la mort depuis Villon jusqu'à Brel et Brassens ? Que dire du cinéma, ce 7^e art qui occupe depuis un siècle le devant de la scène ? Avec l'amour n'est-ce pas de la mort qu'il nous entretient continuellement ? À en croire l'exposition, sur le thème de la mort le cinéma reste muet.

Heureusement, on fait appel à d'autres médias : outre la vidéo, les journaux sont mis à contribution pour illustrer des problèmes « mortels » d'actualité : le cas de « Nancy B. », le cas Sue Rodriguez et le cas Latimer. On cherche en vain référence à cette chronique la plus parcourue des quotidiens et la plus révélatrice de l'évolution des mentalités : celle des avis de décès.

Les funérailles des grands de chez nous, les René Lévesque, les Jean Lesage, les Daniel Johnson, pour ne pas remonter jusqu'à Maurice Duplessis, auraient également mérité d'admirables photographies, où le peuple se serait facilement reconnu.

À voir cette exposition commanditée par les « entrepreneurs de la mort » Lépine Cloutier et Urgel Bourgie, qui occupent tout le « marché » québécois, on eût pu craindre le pire : un déluge de publicité nécrophile. Au contraire, il faut saluer la sobriété des organisateurs et de leurs commanditaires : c'est de peine et de misère en tordant un peu le cou qu'on a pu entrevoir l'intérieur du laboratoire de thanatopraxie de la rue Saint-Vallier.

Il ne m'aurait pas déplu de voir, illustrée en photos d'époque, l'évolution à travers les décennies d'une maison funéraire comme Lépine Cloutier à Québec. Mais enfin, dans un espace limité on ne peut tout faire !

Ont collaboré à la conception et à la réalisation de cette exposition, remarquable à bien des égards, une pléthore de spécialistes, de chercheurs et d'artisans, parmi lesquels figure le nom d'une anthropologue, élève du regretté Louis-Vincent Thomas et fondatrice du premier programme d'études interdisciplinaires de la mort : madame Luce Des Aulniers, de l'UQAM.

Que ce soit à Québec, au Musée de la civilisation jusqu'en juillet prochain, ou au Musée des religions à Nicolet à compter de novembre 1996, l'exposition *La mort à vivre* vaut le détour.

Renaud Santerre
Département d'anthropologie
Université Laval
